

CONTRE LINA

La polyvalente est fermée aujourd'hui. Alerte à la bombe. De toute façon, je n'irai plus. Je reste sous mes couvertures à regarder la télévision. Avec mon Exacto, je grave sur mon bras les lettres de mon prénom : LINA. Je suis ma seule vérité. Des gouttes de sang colorent ma peau, l'eau monte à mes yeux. Le sel de mes larmes va désinfecter la plaie. Je trace deux fois pour que cela reste en permanence. Le cadenas sur ma porte de chambre est secoué par l'insistance de ma mère. Tu vois pas ce qui est écrit sur la porte ! La paix, crise de folle !

Depuis deux jours qu'elle est enfermée dans sa chambre. Je sais que plus j'insiste, moins elle voudra sortir. Depuis toujours, c'est la règle d'or. Je ne peux tout de même pas enfoncer la porte. Je dois respecter Lina. Je vais donc attendre que cela passe, attendre qu'elle sorte d'elle-même. Je ne lui dirai pas que, depuis longtemps, je répète un monologue : je m'exerce à lui dire que je l'aime, ma petite fille chérie. Je connais l'ampleur de ses réactions, je sais la violence de ses mots, la puissance de son silence aussi. Je ne dirai rien. Elle a finalement réussi à incruster le doute dans mon cœur. Elle a fait de moi une mère ratée. J'entends souvent la voix du directeur sur le répondeur. Pas de nouvelles de Lina, encore. Parfois, je voudrais qu'elle ne soit pas ma fille.

Je reste ici, je ne bougerai pas. Plus jamais. Je sortirai quand j'aurai gravé le nom de toutes mes idoles sur mon corps. Personne ne voudra de moi. Je serai répugnante, repoussante. Cette fois, ils auront une vraie raison de me haïr. Je suis ignoble, je suis la pire des garces. « Mademoiselle, si vous faites encore l'insolente vous serez expulsée ! » Wouuu, j'ai peur ! Ici, pas de directeur, pas d'élèves stupides ni de cosinus ou de participes passés. Pas de mère traînant dans la merde et qui se laisse engloutir dans le trou que je me creuse. Elle est trop folle pour comprendre la vérité. Je n'ai besoin de personne : je viens de nulle part. Rien à foutre de l'amour inconditionnel. Ma mère se laisse manger, rongée par toutes les peurs.

Il faut que je résiste à l'envie de partir. J'ai une fille, j'ai une fille, me le répéter, encore. Je devrais acheter des plats congelés pour Lina. Elle doit se nourrir. Il faut appeler Michel pour lui dire que je ne pourrai pas aller en Floride avec lui. Lui dire qu'il peut partir avec sa femme, lui parler de Lina qui ne va pas bien. Lina qui a quinze ans depuis toujours. La douleur intemporelle de Lina. Ses cheveux de bébé encore glissants sous mes doigts. Cacher à ma fille les larmes qui me gonflent les yeux.

J'ai envie. Je pisse dans un coin de la garde-robe. Je ne sortirai pas d'ici, pas avant que le monde entier soit parti. Je quitterai ma chambre uniquement lorsque je serai seule sur la terre. Seule pour vrai, seule sans les autres. Un chat ou deux lécheront mes jambes de leurs langues rugueuses. Mon nom sur ma peau, au cas où je ne pourrais plus parler, au cas où je perdrais ma langue maternelle.

L'attente me rend folle. Je ne peux pas m'asseoir devant sa porte et laisser monter l'angoisse. Facile de s'enfermer. C'est le chemin des lâches, ma fille ! Je ne veux pas subir passivement ses enfantillages. Elle ne me dit rien, ne m'a jamais rien dit. Je veux bien faire semblant d'obéir aux ordres, pour lui faire plaisir, pour

la faire sortir, mais pas rester plantée là devant sa porte. Et si elle sortait... Je me demande ce qu'on se dirait, je me demande si on se toucherait. Un beau soleil brille dehors. Le jour de la naissance de Lina était réchauffé par le même. C'était hier. Entre mes jambes, la même douleur.

Ma mère excelle dans tout ce qui me fait vomir. Ôte ton doigt de ma gorge ! J'ai découpé mes livres. J'ai réduit Ducharme en confetti. J'ai fait des banderoles avec les rubans de mes cassettes. Il y en a partout dans ma chambre. Il va y avoir une fête ; cette fois, je suis l'invitée d'honneur, la diva qui va chanter l'amor. Je ne sais pas chanter. Je ne sais pas danser. On ne m'invite pas aux fêtes. Je suis une ombre qui attaque. Mes couteaux sont de moins en moins aiguisés, alors je m'enferme pour économiser les forces qui me restent. Dehors, c'est un enfer.

Je sors de la maison. Laisser Lina seule dans sa prison pour lui faire comprendre que je ne suis pas à son service. Lui faire comprendre qu'elle n'a pas le contrôle. Je suis sa mère. J'ai l'expérience de la vie, je peux lui en montrer. Elle m'insulte. Mais oublier le feu sortant de sa bouche, enterrer les flèches lancées dans toutes les directions. Me dire tout haut que je ne l'abandonne pas, qu'elle doit se faire des forces pour affronter le monde. Arrêter de la traiter en bébé, de toujours lui dire qu'elle est belle, qu'elle est gentille parce que cela fait du bien à l'estime de soi. Je vais lui laisser un mot sur la table, lui écrire que je suis partie chez Chantal pour la soirée. Elle doit avoir ses écouteurs, elle n'entendrait rien, même si elle écoutait.

Ma mère est partie. Enfin. Je ne vais pas lui laisser croire que j'ai besoin d'elle, je ne vais pas lire le mot sur la table, le millième mot laissé sur la table. Je les ai tous conservés. Le premier, quand j'avais six ans, et les autres : *Partie à l'épicerie. Partie au casino. Reviens demain. Pizza au frigo.* Je ne les lis plus. Elle va rentrer, suivie d'une odeur

de scotch et de cigarette. Je m'en fous. Je regarde la télévision et les heures passent. Je suis fatiguée.

Un dernier verre. Je dois rentrer. Sur le chemin, je sonne chez Michel. Juste un petit baiser avant de retrouver l'enfer, avant de me cogner le nez sur la porte de Lina. Il m'ouvre. Je suis saoule, folle, sa femme va tout savoir, je suis une salope. Ça tourne, j'ai mal à la tête. Marcher sur le trottoir, la lèvre fendue. L'empreinte de sa main sur ma joue.

Je sens comme une épée au travers de ma gorge. J'ai soif. Je mâche de la gomme, je vide le paquet. Je vais rester cachée ici, jusqu'à ce qu'on me trouve. Peut-être pour toujours. Je vais m'en aller sans le dire. Je ne vais pas pleurer. Ma mère ne doit pas penser que je me laisse manger par la peur. La peur paralyse. Je suis un bulldozer, un indestructible de métal. Je monte le volume de la télévision; la musique dans tous les recoins de ma chambre, dans les fossés de ma tête, pour ne pas m'entendre claquer des dents. La lune s'est levée, les chattes en chaleur s'époumonent. Mes doigts autour de mes poignets, l'Exacto entre mes doigts.

L'aube point à l'horizon. Je n'arrive pas à déverrouiller la porte d'entrée. Me concentrer. La clé dans le trou de la serrure. J'ai mal au cœur. La télévision hurle dans l'aube. « Lina ! »